

VOUS PROPOSE :

Jeudi 7 Avril 2011 – 18h30 et 21h
Lundi 11 Avril 2011 – 14h30 et

SOUS TOI, LA VILLE

de Christoph Hochhäusler – français, allemand - Drame – 15 Décembre 2010
avec Robert Hunger-Buhler, Nicolette Krebitz, Mark Waschke, ...
Présenté au Festival de Cannes 2010 dans la catégorie *Un certain regard*
V.O. - 1h 50

Synopsis : Roland, un banquier influent installé au sommet d'une tour d'un quartier d'affaires, rencontre par hasard *Svenja* lors d'une exposition d'art contemporain. Cet homme de pouvoir est violemment attiré par la jeune femme, dont l'époux travaille pour lui, à un étage inférieur...

Le réalisateur : C'est le 3^{ème} film de l'Allemand Christoph Hochhäusler après *Le Bois Lacté* en 2004 (Prix de la création musicale (Benedikt Schiefer) au festival Preliers Plans d'Angers), et *l'Imposteur* en 2006 (Festival du film de Munich 2005 : Meilleur acteur (Constantin von Jascheroff)). Il fait partie de la "nouvelle vague" du cinéma allemand et collabore avec d'autres cinéastes de cette scène comme Benjamin Heisenberg (scénariste de *Le Bois lacté*). Il est l'un des trois fondateurs de la revue *Revolver*.

"Le monde de la finance, c'est un pouvoir incapable de mesurer la conséquence de ses actes"

"Bethsabée" inspire votre film. Dans "Le Bois lacté", vous vous inspiriez du conte "Hansel et Gretel", de Grimm. D'où vient ce goût du légendaire ?

Pour mon dernier film, la réponse est claire : de mon père. J'ai grandi à Munich dans une famille très catholique, et mon père me racontait très souvent des histoires tirées de la Bible, il avait plus généralement le goût de lire et de comprendre la réalité la plus quotidienne à travers le prisme de la Bible. Je ne suis pas pratiquant, mais cette histoire est restée en moi. Je la trouve fascinante parce qu'elle nous montre comment quelque chose de bon peut être obtenu à partir de quelque chose qui est mauvais.

Ce recours à la légende a-t-il aussi une fonction artistique ?

Oui, je pense que le cinéma gagne à s'en inspirer pour explorer la réalité même la plus contemporaine. Cela lui confère une profondeur qui tient au lien qu'entretiennent ces récits avec l'inconscient collectif. Dans mon cinéma, je n'aspire pas au naturalisme, mais plutôt à un réalisme qui toucherait d'autant plus juste qu'il emprunte la voie du mythe.

Un des enjeux du film est la lutte entre la transparence du monde de l'entreprise et l'opacité des personnages.

L'univers de l'entreprise moderne est celui de la surveillance et de l'évaluation. Le monde de la finance, c'est la forme que prend le pouvoir aujourd'hui : isolé dans sa tour de cristal, incapable de mesurer la conséquence de ses actes, éloigné des corps réels comme des dégâts, eux aussi bien réels, qu'il cause. Cet éloignement finit par gangrener tout le reste, à commencer par le rapport à la morale.

Vous êtes-vous documenté sur le monde de la banque ?

Nous avons mené avec mon scénariste une quinzaine d'entretiens avec des cadres bancaires à Francfort. La dimension confidentielle a libéré la parole et produit des histoires si caricaturales que je n'ai pas osé les utiliser. Le fonctionnement de ces banques est gouverné par la méfiance, la paranoïa, l'illusion collective. L'énormité des profits réalisés masque la gravité des dysfonctionnements, à commencer par le trucage des analyses et des rapports.

Vous montrez aussi la proximité des liens entre art et finance...

Je pense que ces mondes ont à un certain point fusionné. Le banquier travaille comme un artiste, et l'artiste comme un banquier. Mais ce n'est pas une question nouvelle pour l'artiste de savoir s'il doit servir la vérité ou son créateur. Il y aura toujours, heureusement, un art qui ne s'achète pas.

Avez-vous le sentiment que le film est malgré tout optimiste ?

Dans la mesure où mes deux personnages ne sont pas totalement maîtrisés par le système, je dirais que mon film fait preuve d'espoir. Avoir un jour envie de trébucher, c'est se donner le sentiment qu'on existe. Un de nos dramaturges, Tankred Dorst, a écrit : "*Qui vit, dérange.*"

Propos recueillis par Jacques Mandelbaum Article paru dans l'édition du Monde datée du 15.12.10

Chef de file de la «Nouvelle vague berlinoise», Christoph Hochhäusler abandonne le minimalisme et affiche ses ambitions en racontant la chute d'un banquier puissant sous le coup d'une passion charnelle. Fort et violemment d'actualité.

«**Ça commence**». Ce sont les deux derniers mots prononcés dans "Sous toi, la ville", et ce n'est pas qu'un paradoxe. Qu'est-ce qui commence, au juste ? On voit à l'écran des passants paniqués courir tous dans le même sens, comme si quelque chose s'écroulait en face d'eux. Cette menace reste hors champ, mais quelque chose a visiblement explosé à l'écran, une tension jusqu'ici contenue dans les plans implacables de Christoph Hochhäusler. Dans une mise en scène glaciale et cérébrale proche du cinéma d'Haneke, "Sous toi, la ville" raconte la passion physique entre Roland Cordes, banquier d'affaires puissant officiant dans les buildings de verre berlinois et la jeune Svenja, éditrice de livres photographiques dont le mari travaille sous les ordres de Cordes. Ils se rencontrent lors d'une conférence dans un musée d'art contemporain. Cordes, qui contrôle sa vie comme il dirige sa banque, va tout mettre en œuvre pour rendre la liaison possible : mutation du mari, mise en scène des rencontres dans des hôtels de luxe, invention d'un passé pour gommer son image de maître du monde. Mais Svenja n'est pas une oie blanche victime du désir d'un financier pour qui tout peut être possédé. Dès la première scène, on la voit suivre une femme qui porte le même chemisier qu'elle, l'accompagner dans une boulangerie, acheter un chou dans lequel elle croque avant de le recracher... Si le mystère de cette séquence reste entier, elle en dit long sur l'instabilité de Svenja, mais aussi sur les arrières mondes invisibles qui habitent le film. À l'image d'une bande-son impressionnante, mélangeant musique électronique bourdonnante et rumeur urbaine, un volcan gronde derrière la froide maîtrise de l'image.

Lutte des corps

Qui mène ce bal charnel ? Et surtout, qui ment ? Cordes, qui paye de faux voisins de sa soi-disant famille pauvre ou un junkie seulement pour le regarder se shooter ? Ou Svenja, qui synthétise les deux en lui racontant qu'elle était accro à l'héroïne avec un boyfriend hippie dans sa jeunesse ? L'important, c'est de faire trébucher l'autre, mais cette chute n'est pas que littérale ; elle est aussi symbolique. Le haut contre le bas (scène formidable où les deux amants se parlent au téléphone séparés par des dizaines d'étages), l'élite contre le peuple, la finance contre l'art : il faut que quelque chose tombe pour réconcilier des univers qui se cognent sans se rencontrer. C'est cela qui «commence» à la fin : une révolution des corps qui entraîne une révolution des consciences.

Christophe Chabert – n°601 du PETIT BULLETIN - 12/ 2010

PROCHAINE SÉANCE :

**carte
d'adhésion**

valable de septembre
2010 à août 2011

Tarif réduit* Plein tarif
7,5€ 15€

* Jeune de -26 ans, étudiant
ou demandeur d'emploi

Adhérer, c'est soutenir l'association !

Bénéficiaire de tarifs sur les séances : Embobiné **7,50 € 5,80 €**
Normales **7,50 € 6,00 €**
(hors week-end et jours fériés)

Participer aux réunions du comité d'animation
(programmation, organisation d'événements...)

Les subventions et les adhésions sont les seules ressources de l'Embobiné



l'embobiné

119, rue Baudry 7100 Mâcon - 03 85 36 97 30

ASSOCIATION 1901

www.embobine.fr